



Besik Kharanaouli

Épigraphes pour les rêves oubliés

traduit du géorgien par Marie Frering et Omar Tourmanaouli

Adaptation par Pascal Commère

En ces temps-là, le village n'avait plus de fou et cela lui manquait. En général, la nature prend du repos après la disparition d'un fou. Sauf qu'un village n'est pas le domicile de la nature, mais celui d'hommes impatients. Et le village impatient cherchait désespérément son fou. Aurait-il cherché son héros qu'il l'aurait trouvé, mais le village voulait le fou qu'il n'avait pas.

Djomia était bossu, et c'est vrai qu'il avait le cou tordu, qu'il ressemblait à une souche d'arbre et ne brillait pas par son esprit. Mais, malheureusement, il n'était pas fou. Et c'est un fou que voulait le village. Surtout les jeunes, ces petites sangsues. Qui ne tardèrent pas à taquiner Djomia. Et à le poursuivre de leurs moqueries en espérant que le fou dormant en lui se réveillerait et que Djomia avouerait. Avouerait qu'il était fou. Mais c'est très difficile d'avouer ce qu'on n'est pas. Certes, Djomia était laid, ses yeux exorbités. Vraiment il ressemblait à un fou, mais il ne l'était pas. Cependant le village l'avait désigné et rien ne pouvait l'en dissuader. Sur la scène il fallait deux acteurs, le fou et le village. Le village était prêt, Djomia ne devrait pas s'entêter.

L'âme d'un paysan calme et travailleur habitait le corps de Djomia. Mais à quoi bon, puisque le village l'avait désigné pour la folie. Déjà, il craignait de sortir dans la rue car on le houspillait. Puis on lui donna des coups de pied, on lui retira son chapeau... Et une fois qu'on lui demandait : Djomia, est-ce le jour ou la nuit ?, il s'empêtra. Tu ne vois donc pas que c'est la nuit ! Mais pourquoi dire qu'il s'était trompé, si sa réponse n'avait pas d'importance ?

Une autre fois, il commit une erreur. L'erreur de ramasser un bout de bois et courir derrière celui qui l'agaçait. Puis encore, il menaça un autre avec une pierre... Eh bien voilà ! – dit le village – la preuve que tu n'as cessé de nous enquiquiner jusqu'alors. Qui, sinon un fou, poursuivrait un enfant avec un bout de bois, un caillou ?

Petit à petit, Djomia est devenu ainsi le fou du village. Mais Djomia savait bien qu'il n'était pas fou. De son côté le village le savait aussi, mais le village veillait jalousement sur son œuvre. Il est connu que l'homme tient toujours plus fort à sa création que la nature.

Un jour, Djomia disparut. Son absence fut tout de suite remarquée. Mais où avait-il bien pu aller ? L'un prétendit qu'il était parti au « grand-village ». Le mot, en plus de signifier l'au-delà, est employé chez nous comme synonyme de capitale. Mais peut-être Djomia était-il vraiment parti pour le grand village ? Le nôtre se consolait à l'idée que celui-ci ou un autre serait heureux de la présence de Djomia. Un village connaît bien les goûts de n'importe quel autre, aussi lointain soit-il. Pour autant, chaque village veut son fou pour soi-même.

– Mais où a-t-il bien pu disparaître ? interroge une femme, fatiguée par une longue et

dure journée de travail. Un autre enchaîne, paysan respectable :
– Ce salopard de Djomia, toujours pas réparé ?

C'est alors que Djomia réapparut. Il avait pris du poids, sa bosse se voyait moins. Avait appris un métier. Portait son pantalon ceinturé haut, quasi sous les aisselles, enserrant un ventre imposant. Son front proéminent ombrageait ses yeux. Au-dessus de ses lèvres charnues, son nez brillait comme une grosse prune mûre. Il était calme et sérieux, proprement habillé, prêt de toute évidence, à commencer une nouvelle vie. Un peu troublé, le village s'était malgré tout réjoui de son retour. Et céda pendant quelques temps. Pensant que probablement ce fou de Djomia était guéri, comme si fou il l'avait jamais été ! Mais bientôt, Djomia fut de nouveau mis à l'écart, et les enfants recommencèrent à le houspiller. Petit à petit Djomia redevint la propriété commune... Et Les années passèrent. Soumis à la volonté du village, Djomia jouait sans enthousiasme, non sans quelques difficultés, le rôle qu'on lui imposait.

Au village, près des anciens fours à chaux, il y a trois petits monticules collés les uns aux autres. La tradition veut que, chaque année, les villageois y sacrifient une chèvre noire, sans qu'aucun d'eux ne sache d'ailleurs la raison de ce sacrifice. Le jour vint où, les fours à chaux fumant et tournant à plein régime, les villageois arrivèrent avec la nourriture et les boissons, prêts pour la fête. Djomia était là, aussi. Résigné à son sort, mais pas seulement : tel un vrai fou, et fier de son talent. Toisant la foule, un sourire hautain sur les lèvres, imbu de toutes les prérogatives qui sont depuis toujours celles des fous, depuis la Grèce antique jusqu'à aujourd'hui dans notre village. Dangereusement possédé, prêt à toutes les imprécations dans sa transe.

A l'instant où les hommes s'apprétaient à égorger la chèvre, Djomia se mit à bêler à sa place : Bééé... Bééé... Mais les hommes étaient occupés par la chèvre et personne n'avait de temps pour les folies de Djomia. Ils le repoussèrent à coups de pieds, de poings, de bâtons. Alors Djomia se précipita sur les femmes, accrochant et soulevant leurs jupes, cherchant à les embrasser... Et les femmes criaient, riaient... Une véritable fête s'annonçait.

Alors les enfants accrochèrent un vieux tapis à un manche à balai, une manière d'étendard de khati, comme pour marquer un lieu sacré. Viens, Djomia, viens, on va conjurer le mauvais esprit et le chasser de toi ! Ils le firent grimper sur un des monticules et Djomia se jet en bas en mimant des soubresauts, des convulsions, comme un vrai possédé. Puis ils plantèrent l'étendard au-dessus de sa tête et Djomia se mit à prier, à faire des exhortations. Comme un vrai chaman en transe, il se débattait. Tel un taureau désigné pour le sacrifice, au temps de ses ancêtres, de ses arrière-grands-pères.

« Ô Dieu, veux-tu agréer mon oblation, pour ton glorifiement, ta louange... ha, ha, ha... ainsi que ce sacrifice... ». Pendant ce temps les enfants tournaient autour de lui, le piquant de leurs bâtons pointus comme des dards, faisant mine de lui trancher la gorge avec un couteau. Tournant autour de lui, chantant, ils parodiaient la danse sacrée, pris d'une frénésie si réelle que la terre elle-même y croyait et s'en délectait.

« Allez, les gars, allez ! Frappez-moi, frappez fort, retournez-moi dans la terre... Allez-y ! ». Et comme au temps des sacrifices, autrefois, le corps de Djomia fut possédé d'un bonheur inexplicable. Il comprit alors que son tour était arrivé. Chaque jour et chaque nuit de souffrance prenaient fin à l'instant. Il s'excita plus encore, se surpassa. Et c'est ainsi que la terre se souvint elle aussi de son passé lointain et l'accompagna de sa houle, le balançant comme un enfant.

Le rite terminé, Djomia se redressa, majestueux. Tel une âme de sacrifié. Et léger, comme si des ailes avaient poussé dans son dos. Sauta sur le four à chaux : « Écoutez-moi ! » tonna-t-il d'une voix taurine. Et tous les participants de la fête de se tourner vers lui aussitôt. « Toutes les souffrances que j'ai endurées, toutes les tortures, toutes les larmes versées en cachette ou face à vous... jouissez-en maintenant !! »

Et c'est alors que Djomia bascula dans la gueule du four comme s'il ne craignait pas le feu. Il ne laissa les villageois se réjouir de leur fête, d'ailleurs il ne brûla pas peut-être, qu'en sait-on. Ce qu'on sait, c'est qu'après lui, le village changea plusieurs fois de four et qu'il en veut encore à nouveau, et toujours.

Les fours à chaux, quant à eux, sont restés désaffectés et la place est devenue hantée. Même un village, un petit village, est capable de commettre de grands péchés. Maintenant, il y a juste quelques folles encore qui, toutes seules, sacrifient ici un coq noir.

Besik Kharanaouli est né en 1939 à Tianeti, Géorgie. Il est considéré comme l'un des grands écrivains de son pays. En français est paru *Le Livre d'Amba Besarion* (Quidam Éditeur, 2010) – voir notre note de lecture dans le n° 978 de la revue *Europe*. L'extrait que nous publions ici est tiré d'un roman en cours de traduction. PC